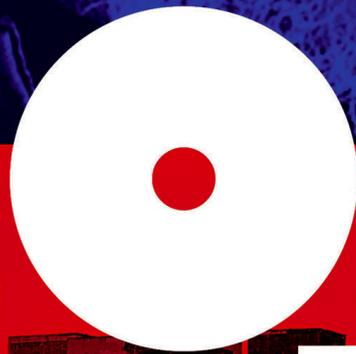


DETROIT



UN FILM DE
ANDREI SCHTAKLEFF

INTER

TERS



UN FILM DE **ANDREI SCHTAKLEFF** IMAGE **ROMAIN LE BONNIEC** SON **TRISTAN PONTECAILLE** MONTAGE **MARIE LOUSTALOT** MIXAGE **MATTHIEU DENIAU** DIRECTEURS DE PRODUCTION **MELANIE DIETER, JEREMY ROSSI**
PRODUCTEUR ASSOCIÉ **OLIVIER MARBOEUF** COPRODUCTEURS **MATTHIEU DENIAU, MICHEL KLEIN, PHILIPPE GRIVEL** UN FILM PRODUIT PAR **CEDRIC WALTER** UNE COPRODUCTION **SPECTRE PRODUCTIONS, THE DARK, STUDIO ORLANDO, PROARTI** AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE ET DU FONDS D'AIDE À L'INNOVATION AUDIOVISUELLE - UNE CODISTRIBUTION **THE DARK & A VIF CINEMAS**

spectre
THE DARK
A VIF
PROARTI
CNC

institut
franco
américain
RADIO
nova

The Dark présente

DETROITERS

Un film documentaire de Andrei Shtakleff

1h26 - France - 2022 - Visa n° 150 274 - Anglais sous-titré français.

SORTIE LE 4 MAI 2022

Photos téléchargeables sur <http://www.makna-presse.com/>

DISTRIBUTION

THE DARK
Cédric Walter
06 64 82 37 01
info@thedark.fr

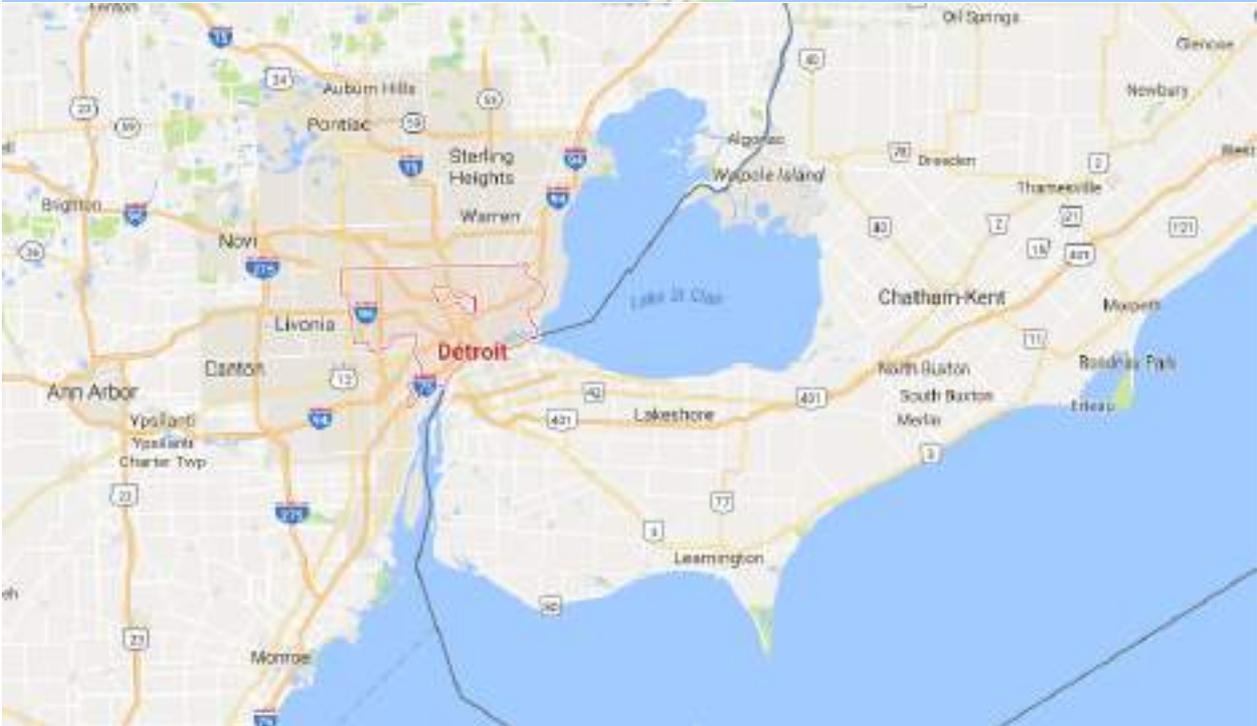
A VIF CINEMAS
avifcinemas.lm@gmail.com

PROGRAMMATION

Marie Demart
06 26 20 86 14
mariedemart@yahoo.fr

PRESSE

MAKNA PRESSE
Chloé Lorenzi et
Marie-Lou Duvauchelle
01 42 77 00 16
info@maknapr.com







SYNOPSIS

Détroit. USA.

Que reste-il quand la capitale mythique de l'automobile se meurt ?

Un champ de ruines, de vieux souvenirs de lutte, de la neige et la Motown.

Et un feu qui couve encore, fragile, car certains ne sont pas partis et tentent de comprendre comme de reconstruire.

ENTRETIEN AVEC ANDREÏ SHTAKLEFF

Quel était votre premier rapport à la ville de Détroit avant de la découvrir ?

J'ai connu Détroit par toutes sortes de ramifications et cette ville a toujours été pour moi un lieu mythologique. Adolescent, j'écoutais beaucoup de techno et j'ai participé aux dernières free-partys-

Les musiciens de Détroit étaient des héros pour nous, comme *The Belleville Tree*, ce collectif de DJs considérés comme les fondateurs de la techno. Il y a eu également des films très importants pour moi qui s'y déroulaient, comme *Robocop* de Paul Verhoeven. J'avais donc un attachement particulier et sensible à cette ville dès mon adolescence.

Quels sont les événements qui ont provoqué cette envie de faire un long-métrage sur Détroit et ses habitants ?

En 2008, la crise des subprimes a particulièrement touché la ville de Détroit. Détroit est devenue tristement symbolique en étant la plus grande ville américaine déclarée en faillite le 18 juillet 2013. Toute cette crise m'a particulièrement touché et j'ai commencé à remarquer cette mode esthétique avec ces photographies de ruines des rues de Détroit. Des romans ou des livres de photographies étaient publiés sur le sujet, et je trouvais cela particulièrement indécent. J'y voyais là une démarche artistique complaisante, un esthétisme de « la ruine silencieuse » et j'y sentais paradoxalement un discours plaqué sur le réel de la ville et du continent américain. D'ailleurs, on ne voyait jamais les habitants de Détroit dans ces œuvres : ils étaient « effacés » des photographies, et particulièrement les afro-américains... avec, parfois, ce drôle de sous-entendu : « voilà ce qu'ils font quand on leur laisse une ville à gérer ». Il m'a toujours semblé que la destruction de Détroit était une question capitaliste liée au rapport des États-Unis avec l'immensité de son territoire et son vide - crée par le génocide des indiens. J'ai toujours eu envie de partir à Détroit, parce qu'y partir, c'était vouloir remettre cette histoire dans l'image.

Vos précédents films, *L'Exil et Le Royaume*, ainsi que *La Montagne magique*, soulevaient déjà des interrogations sur le vivre-ensemble, le commun et la solidarité. Quelles étaient vos premières intentions avec *Detroiters* ?

J'ai d'abord réalisé *L'Exil et Le Royaume*, mon premier long-métrage, à Calais, et le suivant, *La Montagne magique*, en Bolivie dans la foulée. J'ai ensuite pu réfléchir concrètement à ce projet à Détroit : je voulais rencontrer les habitants sur place, les écouter, recueillir leurs paroles et observer ce qu'était cette vie dans ces présumées « ruines ». Même de manière théorique, je me sentais de leur côté. Durant la post-production de *La Montagne magique*, j'ai émigré à Los Angeles où j'ai eu accès à des livres et commencé à faire des recherches et des rencontres. À mon retour des États-Unis, nous avons pu lancer la pré-production de *Detroiters* que j'envisageais, après mes films à Calais et à Potosie, comme une conclusion à une trilogie de documentaire sur la post-industrialisation. J'ai toujours eu l'idée que les ruines de Détroit n'étaient pas le signe d'un monde ancien disparu mais étaient constitutifs d'un capitalisme en train de se disloquer : fragmentation de la ville, des usines, des quartiers, des maisons... afin d'isoler au maximum les habitants. C'est ainsi que la forme de *Detroiters* s'est dessinée : les ruines de Détroit disent notre état contemporain.

Qu'avez-vous ressenti lorsque vous êtes arrivé à Détroit pour la première fois avec ce projet de film ?

J'ai complètement halluciné lorsque j'y suis arrivé : le centre-ville peut se rapprocher de la Défense à Paris, avec un aspect absolument propre et fonctionnel... Mais lorsqu'on sort de cet immense quartier, il n'y a que des ruines. C'est connu que Détroit a été une ville conçue pour l'industrie automobile. Or suite à la crise économique, deux tiers des maisons ont disparu : il ne reste que des béances. J'ai très vite perdu mes repères et je ne savais pas me diriger dans la ville. On a l'impression d'arriver après une guerre. Ce qui est aussi notable, c'est le fait de pouvoir entendre au loin, notamment des animaux. Tout cela est très spectaculaire et c'est difficile de s'en détacher au début. Il était très clair pour moi que j'allais à Détroit dans le but de réaliser ce long-métrage. Sandra et Charles, les personnes qui nous ont accueillis chez eux, dans leur AirBnB, savaient que je venais faire un long-métrage, mais je n'étais pas supposé les filmer initialement... suite à nos longues discussions, il est apparu évident qu'ils seraient des personnages importants du film. C'est là que j'ai très vite compris que les habitants de Détroit s'étaient rapidement adaptés à leur nouveau quotidien : tout cela est normal pour eux.

Quelles ont été les différentes étapes de production de *Detroiters* ?

J'ai fait deux séjours à Détroit et suis resté six mois sur place en tout et pour tout. Les repérages ont eu lieu à l'hiver 2018 et le tournage, un an plus tard, de fin janvier à avril 2019. Je suis revenu avec 4 disques durs de tournage, soit une trentaine ou

quarantaine d'heures de rush – ce qui est relativement peu. Les repérages m'ont permis de rencontrer longuement tous les protagonistes. Quand j'ai rencontré Sandra, notre première discussion a duré 6 heures. Elle m'a questionné : Qui es-tu ? Que vas-tu faire ?... C'était une forme de test pour connaître mes motivations sachant que j'allais habiter plusieurs mois chez elle et Charles. Nous avons longuement débattu de ma démarche, discuté du fait que je voulais faire - ce que j'appelle - un film de cinéma, tout en assumant que j'arrivais à Détroit sans savoir exactement ce que j'allais filmer. Pour appréhender l'espace de la ville, je faisais beaucoup de vélo, ce qui permet de rencontrer facilement des habitants. La seule certitude que je pouvais avancer dans mes discussions, c'était ma volonté de documenter leur parole.

Je dois dire que j'ai été très impressionné par les personnes que j'ai rencontrées, les histoires qu'elles m'ont racontées et les luttes qu'elles ont menées... Néanmoins, voulant inscrire chaque protagoniste rencontré dans la grande mythologie américaine, j'ai réfléchi à un contraste entre donc des gros plans et des paysages, le tout filmé dans un format scope.

***Detroiters* frappe à la fois par son format scope et la beauté de sa palette colorimétrique entre le blanc de cette immense ville sous la neige et la peau noire de vos protagonistes que vous filmez en très gros plan.**

Ce contraste colorimétrique était un choix absolument conscient. Je pourrais évoquer évidemment les films d'André de Toth, les westerns qui se déroulent sous la neige ont toujours trouvé grâce à mes yeux. C'est pour cela que nous avons fait le pari de tourner uniquement en hiver : je voulais filmer cette ville sous la neige, dans une recherche qui peut amener à la fois de la mélancolie et le sentiment d'arriver dans une ère post-apocalyptique. Cela permettait également de revenir à cette réflexion sur le fragment et la perte. La neige permettait également d'obtenir un son extrêmement singulier dès que nous étions dehors. Nous avons par exemple enregistré des sons de trains au loin - au montage sonore, cela nous a permis d'accentuer l'aspect ville-fantôme déjà constitutif de Détroit. Avec Romain Le Bonniec, nous voulions également un contraste fort entre l'extérieur (la rue) et l'intérieur (les espaces de vie). On a privilégié une forme de chaleur solaire des couleurs, comme l'orangé par exemple, pour exprimer la puissance lumineuse de ces personnes qui perpétuent malgré tout, leur culture prolétaire, populaire, black et évidemment musicale.

On peut avoir le sentiment que vous tirez un nombre conséquent de fils qui, reliés entre eux, construisent à la fois l'histoire de cette ville mais aussi les arcs narratifs de *Detroiters*. On pense évidemment à la place de l'église, des usines, mais également à la musique...

Je ne suis toujours pas revenu du nombre de musiciens que l'on peut rencontrer à Détroit. Il m'est souvent arrivé de tomber sur des anciens employés de l'industrie

automobile qui étaient également musicien, d'où toute cette partie du film qui explique comment la Motown est née, ce clip tourné dans une usine et cette séquence où Mitch explique que la cadence de la ligne à l'usine parfois les faisait partir en transe. Ces moments racontent le lien organique entre usine et musique et comment ils ont « sublimé » l'abrutissement du travail à la chaîne. C'est un geste hyper fort et mystérieux, mais constant dans l'histoire des afro-américains. On peut même se demander si ce n'est pas l'usine elle-même qui sécrète cette musique - ou inversement! Il y a ainsi une porosité très forte entre l'industrie musicale et automobile à Détroit : on a une image un peu sentimentale ou romantique de la musique de la Motown, alors qu'en réalité il y a énormément de niveaux de lectures tant politiques que religieux. Il y a également toute une culture qui s'est créée autour de la place de l'église dans la vie des habitants de Détroit, à l'ombre de la soi-disant « religion du maître ». L'église, et on le voit dans *Detroiters*, est un lieu social extrêmement structurant qui permet à la communauté de discuter notamment de la politique. Tout cela a constitué des découvertes importantes lors des repérages qui m'ont permis de structurer le tournage et de remonter tous ces fils - entre la musique, l'usine, la religion, les luttes raciales et politiques etc. - afin de comprendre et saisir le quotidien et l'histoire de Détroit et de ses habitants pour continuer à faire communauté.

On en revient à la question de la crise des subprimes qui a plongé Détroit dans une faillite historique. Le mot n'est pas prononcé dans *Detroiters* mais il me semble être au cœur du film : la gentrification.

Il y a actuellement ce mythe qui considère Détroit comme une ville alternative qui est en train de se reconstruire etc. Dans *Detroiters*, un personne précise que Détroit se reconstruit uniquement pour les riches et non pour les habitants des quartiers populaires qui sont repoussés aux marges de la ville. Sur ce point et d'autres, *Detroiters* prend clairement position : je suis de leur côté. Il ne faut pas se cacher qu'il y a clairement des camps sur ces questions ; c'est pour cela que je n'ai pas été rencontrer des responsables politiques de la ville pour les interroger ou les filmer.

En ce sens, *Detroiters* s'oppose à une certaine « falsification de l'Histoire » qui est dénoncée directement dans le film.

On en revient à ce que nous disions au début sur les « ruines » de Détroit. J'ai réalisé *Detroiters* pour combattre ces idées qui nuisent à un réel avenir pour les habitants des quartiers populaires, prolétaires et afro-américains de Détroit. Mais c'est une question qui touche des populations à travers le monde entier.

Cela rejoint le discours du personnage de Devon qui se définit comme un « history keeper », un gardien de l'Histoire.

Exactement. Au début de cette séquence, on peut se demander si Devon n'est pas paranoïaque. Or, il raconte ensuite que les Afro-américains porteront toujours en eux la question de l'esclavagisme. Et puis il y a cette dame qui apparaît et dont Devon s'occupe avec beaucoup de révérence. Il se trouve par ailleurs qu'il s'agit de la même personne – en l'occurrence, la poétesse Aneb Kgositsile – qui dénonçait la « falsification de l'Histoire » dans une des séquences précédentes du film. Il est fascinant de voir cette jeune génération évoquer toute cette Histoire qu'ils n'ont a priori pas directement connue et souligner à quel point ils la ressentent encore aujourd'hui au quotidien : c'est pour cela que Devon fait le parallèle entre le "Make America Great Again" de Donald Trump et son "Make Slavery Back Again"! Avec Devon, je voulais également donner la parole à tous ces jeunes afro-américains, énoncer leur rapport à l'Amérique contemporaine et leur difficulté à trouver aujourd'hui une manière de lutter sans se faire flinguer dans la rue.

Comment avez-vous appréhendé la question du processus de réappropriation culturelle concernant votre démarche artistique avec *Detroiters* ?

Je ne me la serais jamais posée mais cette question revenait en permanence dans les commissions de financement. J'ai grandi en Algérie, puis à Belleville à Paris, j'étais donc extrêmement naïf par rapport à ces questions. En grandissant, j'ai découvert que la question de la couleur de peau a une réelle importance au quotidien, ne serait-ce que pour trouver un boulot ou pour ne pas se faire emmerder par la police. En arrivant à Détroit, je me pensais naturellement du côté des afro-américains tellement ils ont imprégné ma jeunesse et constituent pour moi des héros contemporains. Nous avons beaucoup discuté de cela avec Sandra lors de mes premiers pas à Détroit jusqu'en arriver à lui déclarer que je ne me sentais pas blanc et que je ne me définissais pas comme tel : je préfère me définir comme un cinéaste, ou un parisien de Belleville par exemple. En Amérique, être blanc ne se réduit pas à la couleur de peau, mais s'apparente plus à une construction sociale et se définit par rapport à une échelle dans la société. Puisque je suis d'origine russe, je ne serai pas considéré directement comme blanc aux États-Unis. C'est pour cela que la question me semble être autrement plus complexe que simplement me définir comme un blanc qui filme des noirs, même si on ne peut pas l'ignorer et que cela soulève des interrogations sur la réappropriation culturelle. J'aurai toujours une réflexion politique plus proche de la lutte des classes que de « la lutte des races ». Et ce qu'il faut toujours remettre en question, c'est la qualité du regard qu'un cinéaste porte sur le monde, un pays, une ville, un quartier ou une personne.



LES PERSONNAGES

Sandra et Charles Simons

De leur enfance à aujourd'hui, ils ont toujours dû lutter. Souvent par nécessité, mais parfois aussi par nature. Des luttes contre la guerre du Vietnam à celles des droits civiques. Souvent dans la clandestinité, comme avec Robert F. Williams. C'est une blague entre eux : qui représente le plus de piles de dossiers au FBI ?

Aujourd'hui, ils tentent de reconstruire leur quartier et c'est à nouveau une lutte : Ford a des visées dessus.

Alors ils continuent et agglomèrent les volontés. À nouveau, leur maison est devenue le centre névralgique de la résistance.

On s'est rencontré par hasard mais à partir de ce moment-là, j'ai toujours vécu chez eux avec l'idée d'ancrer le film dans leur maison, qu'elle soit le point de départ et l'endroit où l'on revient toujours.



Mitch

Ouvrier chez Chrysler à la fin des années 60, il a participé à la création de la League of revolutionary Black Worker. Comme tous les autres, il a dû fuir, gagner sa vie en travaillant sous fausse identité dans des usines du sud avant de pouvoir revenir à Détroit.

Il est né à Détroit et ne la quittera plus jamais.

On s'est rencontré pendant le tournage et il s'est imposé immédiatement tellement il y avait quelque chose de cinématographique en lui. Sa démarche, sa main mutilée. Et sa voix qui murmure un espoir.



Marian

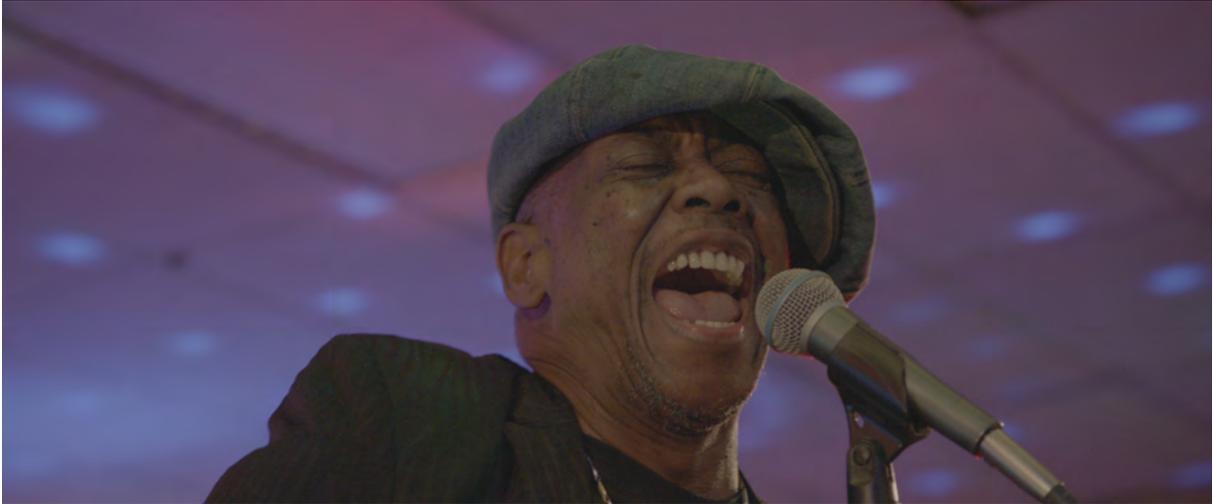
Adolescent, il a connu tous les concerts légendaires de Détroit, de la fin de la Motown au début des MC5 puis des Stooges. Quand la ville a commencé à se délabrer, il a abandonné son travail à l'usine pour reprendre ses études et devenir historien.



Chuck

Il a l'histoire classique des musiciens de Détroit. Il commence à l'église, à chanter sur le banc avec tout le monde, puis rejoint la chorale de l'église, et ensuite un groupe de potes, et enfin la Motown.

Aujourd'hui c'est beaucoup plus dur. Il faut courir le cacher dans des tournées auprès des nostalgiques de la Motown au Japon ou dans le Nord de l'Angleterre ou dans les messes du week-end.



Shad

Avec le mouvement Occupy, ils ont pris possession d'un bloc de rues en ruines, qui servait de décharge dans un coin complètement abandonné de Détroit. Ils ont tout nettoyé puis ont rénové le quartier. Là où les maisons ont été détruites, ils ont cultivé la terre pour se nourrir et ont ouvert un local pour y réparer tout ce qu'on pouvait y apporter. Un bar s'est installé et un embryon de vie à repris.

Alors les promoteurs sont apparus. Alliés à la mairie, ils ont détruit le groupe puis les ont expulsés. C'était juste avant le début du tournage.

Aujourd'hui, les maisons ont été revendues à prix d'or dans ce nouveau quartier à la mode. Shad, lui, a acheté une maison pour 2000 dollars, un peu plus loin.

Seul, il tente de la rénover.



Sean

On entendait sa petite moto tous les jours. C'était un drôle de son qui résonnait dans le vide du quartier. Il habite la maison juste à côté de la nôtre et on voyait tous les jours son atelier. J'étais fasciné par cette usine en plein air où traînent carrosseries, moteurs et pièces détachées. Dans la capitale mondiale de l'automobile en ruines, où les usines sont maintenant remplies de robots, il est une sorte de résistant, le dernier des ouvriers de la glorieuse époque.

Il est la première génération d'enfants qui n'ont pas suivi leurs parents à l'usine. La première génération au chômage.



CHRONOLOGIE DE DETROIT

1701 - Fondation de Détroit par l'explorateur français Antoine de Lamothe Cadillac. D'abord un simple fort, Détroit devient très vite un nœud stratégique dans l'expansion vers le Sud de la Nouvelle-France, de Québec à la future Nouvelle-Orléans et les Caraïbes.

1800 - Détroit est le point de convergence et dernière étape de l'Underground Railroad, le réseau clandestin utilisé par les esclaves évadés pour fuir vers le Canada.

1863 - Première émeute raciale. 45 000 habitants. 96% de blancs, 3% de noirs

1900-1908 - Fondation de la Dodge Brothers, de Cadillac, Ford et de General Motors

1913 - Première ligne d'assemblage Ford. 465 000 habitants 98% de blancs, 1% de noirs.

1930 - 1,4 millions d'habitants. 92% de blancs, 7% de noirs. La plus grande usine de Détroit, la Ford Rouge, emploie plus de 100 000 personnes.

1942 - Détroit est l'arsenal de l'Amérique : les usines automobiles produisent les tanks, avions et bateaux de l'armée américaine.

1943 - Seconde émeute raciale. 1,7 millions d'habitants. 90% de blancs, 9% de noirs.

1948 - *Boogie Chillen* de John Lee Hooker, ouvrier d'une aciérie de Détroit.

1960 - Création de la Motown. 1,6 millions d'habitants. 70% de blancs, 29% de noirs.

1961 - *Aretha*, Aretha Franklin.

1963 - Grande marche des libertés. Martin Luther King y dit pour la première fois "*I Have a Dream*". *Message to the Grassroots* de Malcolm X. *Stubborn Kind Of Fellow*, Marvin Gaye.

1967 - Troisième émeute raciale dite *Grande Rébellion*.

1968 - *Kick Out the Jams* des MC5. Naissance du Punk.

1969 - *The Stooges*, 1er album de Iggy Pop. *Pretties for You*, 1er album de Alice Cooper.

1973 - 1,6 millions d'emplois dans les usines. 1,5 millions d'habitants intra-muros. 55% de blancs, 43% de noirs. Coleman Young est le premier maire noir de Détroit. *Music & Me*, Michael Jackson. *Touch me in the Morning*, Diana Ross. Premier choc pétrolier.

1981 - 1,2 millions d'habitants. 34% de blancs, 63% de noirs. *Alley of your mind* de Cybotron. Naissance de la Techno.

1991 - 1 million d'habitants. 21% de blancs, 75% de noirs. *The Final Frontier*, Underground Resistance.

1996 - *Infinite*, Eminem.

1999 - 950 000 habitants. 12% de blancs, 81% de noirs. *The White Stripes*.

2007 - Crise des Subprimes.

2013 - Faillite de Détroit.

2022 - 639 111 habitants. 10 % de blancs, 78% de noirs. La Ford Rouge n'emploie plus que 6 000 personnes.

Andrei Schtakleff

WHITE NATION

Auteur-Réalisateur.

En développement

Long-Métrage de fiction produit par The Dark, avec le soutien de la Région Nouvelle Aquitaine

DETROITERS.

2022 / 87 min / Auteur-Réalisateur.

Long-métrage documentaire produit par The Dark en coproduction avec Spectre productions, le Studio Orlando et Proarti

Aide à l'écriture et au développement du FAIA (CNC), Avance sur recettes CNC

Sortie Nationale le 4 mai 2022. Une codistribution The Dark / A Vif Cinémas

LA MONTAGNE MAGIQUE

2015 / 67min / Auteur-réalisateur

Documentaire produit par The Kingdom.

Prix George de Beauregard National (FID 2015)

Prix Institut Français de la critique en ligne (FID 2015)

Prix de la recherche (Filmer le travail 2016)

FID Marseille, Rotterdam, Documentaire sur Grand Ecran, Tiger Strikes Asteroid Los Angeles, FIDBA 2015, DOCBSAS 2015, Rencontres du Cinema , Documentaire de Montreuil 2015...

L'EXIL ET LE ROYAUME

2008 / 127min / Co-Auteur, co-réalisateur.

Documentaire produit par Château-Rouge Cinéma & Red Star Cinema.

Grand Prix des Ecrans Documentaires 2008

Venise, Sélection officielle Orizzonti de la 65^{ème} Mostra ; Arcueil, Grand Prix des Ecrans documentaires ; Belfort, Compétition internationale Entrevues ; Mexico, Sélection officielle documentaire FICCO ; Paris, Cinéma du réel ; Linz, Panorama européen ; Lisbonne, Indie Lisboa ; Hérouville Saint-Clair, festival façons de voir ; Berlin ; Leaving Room, Montreuil, les rencontres du cinéma documentaire ; Lyon, Festival les inattendus...

LISTE ARTISTIQUE

William Mitchell	Farhana Islam
Charles Simmons	Bryan Cook
Sandra Simmons	Vicky Conner
Marian Krzyzowski	La trompette de Alonzo Haralson
Shadrick Wilson	Les Line-Dancers du CNJB
Sean Taylor	Ronnie Nelson
Gerard Devon	Joyce Johnson
Joshua Franklin	Jackie C
Gloria House aka Aneb Kgositsile	Maestro Steve Thompson
The Black Legacy Coalition	Dula Todd
Rev. Charles Williams II	Phyllis Parham
Joel Mockovciak	Kim Starr
Tiffany D. Caesar	Aka The Ladeez

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur : Andrei Shtakleff

Image : Romain Le Bonniec

Son : Tristan Pontecaille

Montage : Marie Loustalot

Mixage : Matthieu Deniau

Étalonnage : Julien Petri

Direction de production : Mélanie Dieter, Jeremy Rossi

Producteur : Cédric Walter

Producteur associé : Olivier Marboeuf

Coproducteurs : Matthieu Deniau, Philippe Grivel, Michel Klein

Un film produit par Spectre productions et The Dark en coproduction avec le Studio Orlando, avec le soutien du CNC (Avances sur recettes et FAIA).